

## Les Jutra À la rescousse des réalisateurs

Mathieu Perreault

---

Numéro 252, janvier–février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Perreault, M. (2008). Les Jutra : à la rescousse des réalisateurs. *Séquences*, (252), 16–16.

## LES JUTRA

### À LA RESCOURSSE DES RÉALISATEURS

*Depuis les débuts des Jutra, en 1997, le cinéma québécois a connu une cure de jouvence radicale. En 2005, il a frôlé les 20 % des recettes, du jamais vu au Canada où la part de marché national stagne plutôt sous les 5 %. Mieux encore, ce miracle en celluloïd n'a pas été seulement l'œuvre des Boys et autres Auroré : tant bien que mal, une foule de jeunes réalisateurs réussissent à faire financer des premières œuvres et à s'inscrire au panthéon québécois du 7<sup>e</sup> Art.*

MATHIEU PERREULT

Pour le patron des Jutra, Henry Welsh, ce n'est pas une raison pour baisser les bras. Au contraire : « Nous controns une tendance qui s'impose de plus en plus dans le cinéma québécois, celle du film de producteur », explique-t-il, en entrevue dans un restaurant de la rue Laurier. « Il y a une dévalorisation du métier de réalisateur ou réalisatrice. Les Jutra permettent de remettre l'emphase sur l'auteur d'un film. »



C.R.A.Z.Y

M. Welsh se défend de poser un jugement moral sur le phénomène. « C'est une constatation. Avec les succès au box-office, on s'est rendu compte que peut-être il était rentable de produire du cinéma au Québec. On a pris des concepts, comme les films d'ados ou de chars. Maintenant, on se retrouve avec Patrick Huard qui, tout d'un coup, s'appelle réalisateur. Ou Ken Scott, le scénariste de **La Grande Séduction**. Tu prends quelqu'un et tu le mets dans le rôle de réalisateur. C'est une marque évidente d'un cinéma de producteurs. J'ai le sentiment qu'avec les Jutra, on a pu tempérer cette évolution-là. »

Cela dit, M. Welsh se défend de toute accusation d'élitisme. « Avec notre vote démocratique, contrairement aux académies américaines et françaises, nous ne sommes pas un club qui coopte ses lauréats en fonction de leur appartenance à l'élite.

Tous ceux qui font un métier en particulier, à la base, peuvent choisir les finalistes. Nous avons entre 1000 et 1500 bulletins de vote par an, c'est assez important comme participation compte tenu de notre marché. C'est comme ça qu'on peut avoir des films comme **Mémoires affectives** qui gagnent contre des films plus populaires. »

Le directeur général des Jutra est ferme dans sa défense de son système. « Il y a des gens qui ont trouvé scandaleux que Charles Binamé ne soit pas finaliste comme réalisateur avec **Séraphin**. Ce à quoi, je réponds que les mises en nomination sont de la responsabilité des réalisateurs, et d'eux seuls. Les pairs en ont décidé ainsi. Il y a 600 à 700 membres dans les associations de réalisateurs, dont au moins 200 qui votent. On ne peut pas parler de collusion. » Chaque association professionnelle décide des finalistes, et tout le monde vote pour les gagnants. Les finalistes de la catégorie du meilleur film sont décidés par les producteurs et les exploitants de films.

**« Quand les critiques se sont désolés pour C.R.A.Z.Y., je leur ai dit que ça arrive, un film qui rafle tout. »**

Justement, qu'en est-il de **C.R.A.Z.Y.**, qui a récolté 15 Jutra en 2006 ? Ne s'agit-il pas d'un exemple de cooptation incestueuse ? « Quand les critiques se sont désolés pour **C.R.A.Z.Y.**, je leur ai dit que ça arrive, un film qui rafle tout. On a prétendu que **Maurice Richard** aurait dû avoir le Jutra de la photographie. Mais rappelez-vous **Titanic**. Des fois, un film balaie tout. »

L'un des effets des Jutra dont M. Welsh est le plus fier est l'appréciation populaire. « Après **Mémoires affectives** et **Le Violon rouge**, on a vu un effet au box-office. Et après son Jutra, Turpin a vu sa cote doubler auprès des publicitaires. Nous sommes une opération de promotion du cinéma québécois. Ce qu'on veut ultimement, c'est que le public se réconcilie avec son système. Personne ne peut contester que, depuis dix ans, la carrière des films québécois s'est améliorée considérablement. On voit des campagnes de lancement de films comme on n'avait jamais vu auparavant. Et encore plus important, des artisans qui le méritent voient leur travail honoré, et ont l'occasion de se prononcer sur le travail de leurs pairs. »